

## L'île des anamorphoses

version de Luminitza C. Tigirlas

### Ex ponto : à l'autre anamorphique

– Étranger inconnu au monde antique  
à ses ors ses ambres et ses flopees de roses  
Ton Je têtù se vente  
de commander un certain Il, celui qui même –

en

amorphe

ose

le tout pour le tout en  
voulant reprendre mon Île –

ce lieu où j'expie ma faute d'accord entre  
les temps d'amour et de guerre.

Là, j'ai été relégué par mon souverain.

Ton propre Il ne te satisfait donc pas ?

Comment m'as-tu retrouvé ?

Les confins du monde connu se sont-ils  
élargis pour que mon Île soit devenue si  
accessible ?

Ou une divinité inconnue me force à  
peupler (avec toute ma latinité, ma poésie !)

ce temps démenti de ton paysage onirique ?

Me voilà doublement exilé...

Voudras-tu par-dessus tout porter

mon nom à ton compte

pour me faire courir la Terre ?

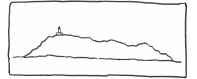
Tout naturellement, comme un amorphe,

ce cristal au noyau renversé

dans les écrins d'un collectionneur averti,

L'imposture dont tu es le maître

sera dévoilée à travers



son prisme d'hexaèdre incomplet

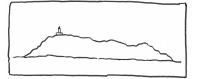
Prends-le ! Nomme-toi Ovide  
et tu sentiras un fardeau plus lourd que ta cécité  
Mon quatrième livre des *Pontiques*  
le disait déjà :  
*Les lettres de mon propre nom me faisaient peur*

Cette épître à toi Borges j'aurais aimé  
l'adresser à Brutus –  
ce n'est pas une de mes élégies des *Tristes*  
je ne me lamente plus autant qu'au début  
je t'écris pour te prévenir : nous sommes en litige

Le point de discorde est précis et cruel  
Tu t'es emparé d'un mot  
dont j'avais déposé le brevet pour l'éternité.  
J'évoque les *Métamorphoses* de mon cru  
Tu t'en es servi pour déformer sans vergogne  
un vocable si cher à mes yeux  
le préfixer à ta guise avec ton *ana* (de grâce !)  
Tu as saisi ce que je veux te dire, n'est pas ?

Le cosmos littéraire ne fredonne que cela :  
*l'Île des anamorphoses.*  
Cette nouvelle s'étale, son ombre devient si grande  
On ne voit plus du tout *Les Métamorphoses* !

j'ai fini leur composition sur cette île de Tomes  
par Éole j'ai convoqué Pythagore je l'ai entendu dire :  
*Chose plus étonnante, certaines eaux sont aptes  
à transformer non seulement les corps mais aussi les âmes*



L'univers pardonna au reclus insulaire  
près d'un bord désolé du Pont-Euxin

Ici les fonds maritimes s'élèvent  
leur sel embrasse mes pieds fautifs  
Ici la rose des vents se passionne pour moi  
au point de balayer de mes yeux toute trace  
de ce que je n'aurais pas dû voir à Rome  
Auguste est mort et la lumière est toujours là

Ma bévue pronominale me poursuit  
Oh pourquoi ai-je dit *Elle* le sachant *Il* ?  
En cristaux de sable *Île* s'inscrit sur ma peau

.....

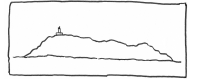
Eh-eh-eh-eh ! Ai-je si habilement tourné ma langue ?  
Pourquoi étais-tu prêt à me croire Borges de Borges des Borges ?  
Ce livre 5 des Pontiques est bel et bien une lettre apocryphe.  
Un dieu me l'a dictée hier d'un seul jet avant de coucher le soleil dans l'infini  
océanique.

Il est temps que je te rappelle le cours des choses. Chez nous, sur l'île dite *Insula Ovidiu*  
au large de Mamaïa Mare, quiconque survit à la première neige tombée l'année de sa  
naissance s'appelle Ovide. Le même prénom règne sur l'isthme de Constantita à  
l'embouchure de la Delta du Danube et de la Mer Noire.

Oh, qui sait laquelle de nos aïeules, bien qu'elle se couvrait d'une peau de fauve  
adoucie pour protéger son corps, fut convoitée par le poète ?

Lesquelles ? Ana ? Drana ? Mira ? Dockia ? Stana ? Doina ?

Toutes ces silhouettes sveltes sortaient leurs chairs brûlantes de cette terre aride où la  
semence ne s'accroche qu'à force d'être labourée avec ardeur. Quel frelon n'aurait pas  
été attiré par le parfum aux fleurs de basilic tressées dans leurs cheveux, cachées et  
écrasées suavement dans le creux de leurs seins ?



Au cœur de la grisaille que ce barbare aède cultivait parmi les Gètes, une vraie pléiade d'Ovide(s) vit le jour au dénouement des étreintes fougueuses. Ah ! ces huit années que dura le célèbre exil. Les amantes se sont dévouées pendant ces communions sensuelles à lui transmettre des interjections et quelques expressions des parlers locaux.

Leurs descendants lèguent un seul trésor aux nouvelles progénitures. Il s'agit toujours du même nom, mais pour qu'il puisse tenir face à la gueule du vent toujours prête à siffler, les autochtones l'allongent un brin : OVIDIU !!!

Nous sommes redevables à notre ancêtre. Cependant vivre à plusieurs avec le même prénom implique une permanente quête de variations onomastiques dans la vie courante. Les porteurs du prénom Ovidiu de leur état civil se doivent d'être inventifs et adroits pour se faire distinguer via des surnoms.

Le mien est Nason, on me reconnaît tout de suite, ma lignée est fort bien repérée. D'ailleurs, je me demande pourquoi. Eussé-je eu une arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère d'une beauté à envoûter le plus fin des gourmets Romains dans l'Art d'aimer ? Comment l'avait-il dégustée ? Avait-elle joui de sa part de plaisir ou s'était-elle sentie violée par cet étranger qui l'a heurtée en échouant dans sa vie ?

Je sais seulement qu'elle s'appelait Rada... et ma mère aussi.

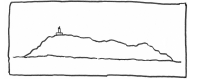
La première de ces innombrables Rada à lignifier ma souche m'a surpris dans la cave, il y a peu de temps par un détour de phrase bruissant dans mon oreille : « Dans une île, j'ai vu des lévriers d'argents qui mettaient à mort des sangliers d'or... ».

Mon ouïe perçut la menace s'abattant sur le « sang lié » des générations. Apeuré, je bouchais le tonneau de muscat avec le premier radis noir qui me tombait sous la main et ma bouche lui répondait comme si j'étais un « il » en train de témoigner d'une rencontre verbale prohibée : « ... il n'a jamais redis le poème ».

Tu y es pour quelque chose, Borges dans la paternité des sentences que je viens de noter. Toutes les preuves sont là pour t'identifier au personnage de ce passant qui a oublié dans nos parages le brouillon d'une nouvelle infinie...

Un jour de solitude confuse, j'ai voulu jouer avec mes souvenirs et j'ai introduit ma main jusqu'au coude dans le trou de notre tilleul séculaire... Au fond, sur le nid où nous cachions nos premiers billets d'amour, gisait ce monstre de lettres sans queue ni tête.

Il a suffi que je touche les feuillets, avec la sensation d'approcher un parchemin, pour que le texte de *l'Île des anamorphoses* commence à s'immiscer de lui-même jusqu'au



bout des branches et de chaque feuille de l'arbre. Ta narration s'est répandue dans l'espace-temps où se déployaient nos sentiments et elle a réussi immédiatement leur contamination par une sorte de nostalgie sacrée.

La prolifération des mots fut telle que lorsque ma mère cueillit comme d'habitude des jeunes feuilles de tilleul dans son tablier pour les farcir au fromage blanc, la réaction fut virulente. Non seulement ces foliations ont hurlé qu'on les blesse à les blanchir, mais aussi, chacune de leur nervure a protesté contre la proximité des feuilles sombres de vigne qui eurent la dignité de se tenir muettes.

Pour la première fois de ma vie j'ai refusé à ma mère ce mets savoureux, craignant que les mots ingurgités braillent dans mon ventre.

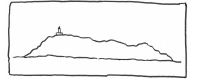
Je me sentais pris dans un désir impur pour l'autre Rada, celle des origines. De son côté, Rada-la-prima m'embrasait de son appel. Dans sa vision en train de me rêver, j'étais le vrai Ovide et mes doigts faisaient chanter les cordes tendues délicatement le long de la nudité de Rada (laquelle déjà se trouvait dans ce corps ?!).

Je suis resté dans la peau du Romain pendant qu'il pratiquait une séance de divination. C'est précisément à ce moment qu'Ovide, le poète banni, eu son accord secret avec Borges, l'aveugle détenteur du *Livre de sable*, qui lui fut transmis directement par Homère en échange de sa vue.

De ce pacte naîtra l'*Île des anamorphoses*, une nouvelle pas comme les autres, elle a cette propriété de s'effacer dès que l'on tente de pénétrer du regard le champ qui suit de près son titre.

Avide de regagner sa vue, Borges ne se laissa pas prier : en un clin d'œil, il signa ce texte de son sang maudit par la cécité. En contrepartie, personne ne pourra jamais se délecter du contenu inaugural de cette écriture.

Le bannissement aura appris à Ovide  
que la réverbération d'un titre tel  
*l'Île des anamorphoses*,  
voué aux assonances, suffit à elle seule  
pour ramener sur le devant de la scène  
*Les Métamorphoses* dans lesquelles  
il avait chiffré  
la formule de sa propre transformation à l'immortalité :



« Naître », c'est commencer à être autre que ce qu'on a été,  
et « mourir », c'est cesser d'être le même.

Éreinté par l'obsession de ne pas être oublié  
du monde civilisé, Ovide inventa à son insu  
L'INSTALLATION – l'art-d'heur  
à une voix sculptée  
dans l'impression d'un rouleau  
de parchemin  
et la cavité d'un tronc de tilleul –  
Au montage d'une version liminaire, bien entouré des nôtres,  
Ovide  
s'adonna au plaisir de l'hybridation entre –

le pronom-lapsus *Elle*  
proscrit au non-écrit d'un Je impudique  
par le *Il* arbitraire (ô empire !)  
auquel s'ajoute le son imbu de sa stridence :  
liléeeux ! liléeeux ! – l'*Île-et-eux* !  
volé à un oiseau amblyope dont le chant  
prolongé avait désappris le latin  
Ensuite vient l'image minéralogique d'un  
poète-artiste, élément alchimique qui se  
forme et se diffracte à travers un amorphe.  
Tout a lieu de s'entrechoquer dans une  
passoire aux fils translucides empruntée à  
une araignée géante de L.B.

Moi, Ovidiu dit-Nason, héritier de sa lignée géto-romaine, j'exigerais bien mon dû à la postmodernité. Je me suis déjà lancé dans d'innombrables essais, malheureusement à chaque fois je ne fais que tomber dans le piège d'origine : le texte s'évanouit.

Encore une fois, l'esprit des *Métamorphoses* me place dans ce point obscur de ma filiation où l'anamorphose donne à la vision spectrale le droit d'anéantir le sujet : *je* disparaît ici... *il* apparaît dans l'ailleurs cosmique et dans une autre intemporalité.